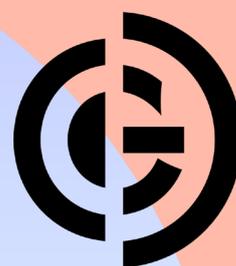


Dossier de presse

Polaraki

Mille polaroids d'Araki Nobuyoshi



Guimet

Musée national des arts asiatiques

Exposition
1^{er} octobre 2025
12 janvier 2026



POLARAKI

Mille polaroids d'Araki Nobuyoshi

1^{er} octobre 2025
12 janvier 2026



© Musée Guimet, Paris / Nicolas Fussler, photographe

Araki Nobuyoshi, *Sans titre*, 1997 – 2024 © Nobuyoshi Araki

Photographe japonais prolifique, obsessionnel et volontiers provocateur, Araki Nobuyoshi est, depuis les années 1960, un protagoniste incontournable de l'histoire de la photographie japonaise et internationale. Issue d'une donation exceptionnelle reçue par le musée Guimet, l'exposition POLARAKI dévoile un aspect essentiel de son œuvre : l'exploration des possibilités infinies offertes par le Polaroid, source d'expérimentation centrale dans le travail de l'artiste.

Présidente de Guimet
musée national des arts asiatiques
Yannick Lintz

Commissariat scientifique
Cécile Dazord, conservatrice, chargée de mission pour l'art contemporain, musée Guimet
-
Édouard de Saint-Ours, conservateur des collections photographiques, musée Guimet

Communication musée Guimet
Nicolas Ruyssen
Directeur de la communication
+33 (0)6 45 71 74 37
nicolas.ruyssen@guimet.fr

-
Thibaud Giraudeau
Chargé de communication
+33 (0)6 62 33 56 07
thibaud.giraudeau@guimet.fr
-
communication@guimet.fr

Contact presse
Pierre Laporte Communication
Laurence Vaugeois
+33 (0)1 45 23 14 14 / +33 (0)6 81 81 83 47
laurence@pierre-laporte.com
-
Camille Brulé
+33 (0)1 45 23 14 14 / +33 (0)6 49 77 27 47
camille@pierre-laporte.com

Visuels disponibles et libres de droits pour la presse durant la période de l'exposition

**Tarif unique collections permanentes
et expositions temporaires**
13€ (plein), 10€ (réduit)
www.guimet.fr #museeguimet @museeguimet

Crédits pour tous les polaroids de *Araki's Paradise* :
Araki Nobuyoshi, *Sans titre*, 1997 – 2024 ©
Nobuyoshi Araki © Musée Guimet, Paris /
Nicolas Fussler, photographe



L'exposition

" Les polaroids [d'Araki] ne représentent pas seulement des fleurs, à foison. Ils sont des fleurs. La photographie Polaroid, c'est l'éclaire. Mais contrairement aux fleurs, et contrairement à sa réputation artificiellement entretenue, sa fraîcheur est inaltérable."

Stéphane André

L'usage de la photographie à développement instantané constitue un geste quotidien pour l'artiste japonais Araki Nobuyoshi. Né à Tokyo en 1940, il suit des études de photographie avant de travailler pour une firme publicitaire à partir 1963. Devenu indépendant en 1972, il rencontre un succès considérable au Japon puis sur la scène internationale pour son regard nouveau sur l'intime. Il est aujourd'hui plus connu pour ses vues monumentales de fleurs et, dans une démarche qui a fait polémique, ses mises en scène du corps féminin à la frontière entre érotisme et pornographie.

En contrepoint de ces compositions soigneusement élaborées, il adopte dans les années 1990 le Polaroid qui lui permet de saisir son environnement familial à chaque instant. Cette technique alimente dès lors un journal visuel chaotique et poétique autour duquel s'articule l'ensemble de son œuvre, hanté jusqu'à l'obsession par l'amour, le sexe, la vie et la mort.

En 2025, Stéphane André a fait don au musée Guimet de sa collection de polaroids d'Araki, constituée de près d'un millier de tirages acquis depuis 2000. Donnant à voir pour la première fois l'installation conçue par le collectionneur dans son appartement parisien, l'exposition POLARAKI rend hommage tant à l'importance du Polaroid chez l'artiste qu'à son appropriation par un particulier sous une forme apparentée au cabinet de curiosités.



Araki's Paradise

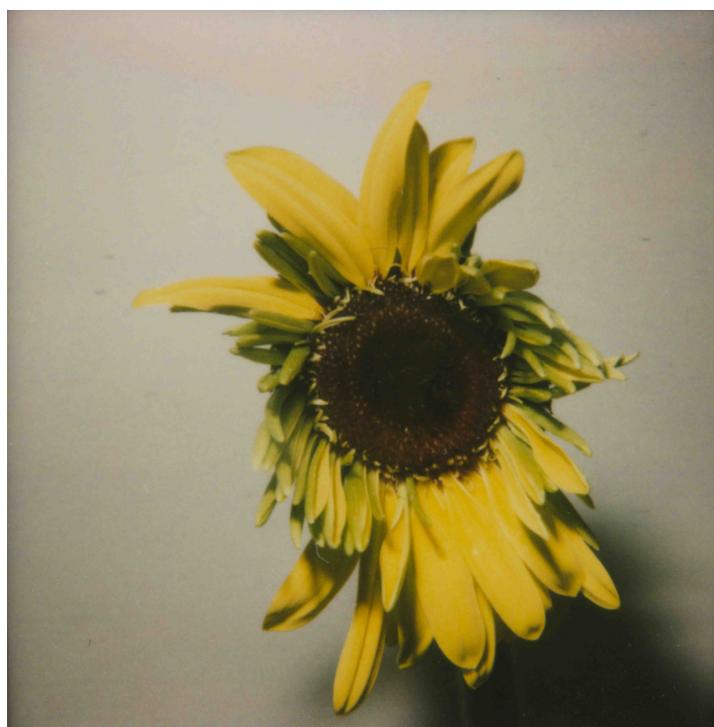
1997-2024, 906 tirages à développement instantané de type intégral montés dans 391 cadres
Musée Guimet, donation Stéphane André (2025)

Araki's Paradise rassemble près de mille polaroids de l'artiste acquis par Stéphane André entre 2000 et 2024. Donnés au musée Guimet par le collectionneur en mai 2025, ils sont présentés ici tels qu'ils étaient disposés dans son appartement parisien. La moitié des associations d'images au sein des cadres sont l'œuvre d'Araki. L'autre moitié a été composée par Stéphane André, qui a aussi choisi l'emplacement de chaque cadre dans une grille prolongeant le système de poésie visuelle élaboré par l'artiste. Afin de respecter la volonté de deux anciens modèles, qui ne souhaitent pas que leurs photographies soient exposées, le musée Guimet a décidé, en accord avec l'artiste, de laisser vacant l'espace occupé par les cadres concernés.



Le Polaroid comme journal visuel

Le travail d'Araki est dès le début nourri par son histoire personnelle, comme en témoignent trois séries consacrées à sa vie avec Aoki Yoko entre 1971 et 1992, de leur voyage de noces au décès de cette dernière. Figure centrale du courant *shi-shashin* (photographie du je), Araki s'empare dans les années 1990 de la photographie à développement instantané. Le procédé, inventé par Edwin Land et commercialisé à partir de 1948 par la marque Polaroid, lui permet de capturer sans relâche son quotidien en produisant une quantité considérable de ces fameux tirages carrés qui se développent sous les yeux de leur auteur. Le médium offre également de nouvelles opportunités plastiques à Araki, qui intervient sur les images à coups de ciseaux, de feutre ou de pinceau ; découpe et raboute des chimères photographiques qu'il nomme *kekkaï* (barrière, clôture) ; et expose bord à bord ses tirages sous forme de grilles aux dimensions parfois monumentales. Les polaroids d'Araki se succèdent en un flux continu qui brouille les limites entre les sphères intime et publique, anticipant ainsi certains usages contemporains des images photographiques.



Les modèles et le photographe

L'œuvre d'Araki navigue entre des univers esthétiques variés. Dans les années 1960-1970, ses premiers travaux développent une approche intimiste du corps en rupture avec les stéréotypes publicitaires. Vingt ans plus tard, son usage du Polaroid produit une forme de poésie visuelle fondée sur des rapprochements insolites. Il sert également une esthétique érotique japonisante portée par des marqueurs culturels (kimonos, tatamis, baguettes, cordes) qui encadrent une représentation exotisante et objectifiante du corps des modèles.

Le caractère érotique et pornographique des œuvres d'Araki a parfois été interprété à l'aune de l'histoire de l'art japonais, dans le sillage des estampes érotiques (*shunga*) et des arts traditionnels de la corde (*hojojutsu*, *kinbaku*). Ce rapprochement patrimonial tendait à légitimer l'obscénité et la violence de certaines photographies. Les évolutions récentes du regard sur les rapports femme-homme invitent à reconsidérer des représentations jusqu'ici naturalisées sous couvert de tradition. Le traitement du corps féminin dans l'objectif d'Araki n'échappe pas à cette remise en perspective.





Livres

Araki Nobuyoshi a développé et suscité une activité éditoriale intense, étroitement liée à sa pratique photographique. Dès la fin des années 1960, ses premiers travaux ont été diffusés par le biais de livres composés et imprimés par ses soins sur les photocopieurs de la firme publicitaire Dentsu, dont il était alors employé. On dénombre à ce jour plus de 500 ouvrages consacrés à son œuvre. À l'occasion de l'exposition POLARAKI, le collectionneur Stéphane André a prêté au musée Guimet onze volumes exclusivement consacrés au polaroid.



Araki Nobuyoshi, *Hana Kinbaku* © Nobuyoshi Araki
© GrandPalaisRmn (MNAAG, Paris) / Thierry Ollivier

Hana Kinbaku

2008, tirage à destruction de colorants (Ilfochrome) ; coffret contenant l'ouvrage *Hana Kinbaku* (Tokyo, Taka Ishii Gallery, 2008) et deux photographies sur film inversible couleurs montées sous résine. Musée Guimet (2020)

Emblématique d'un rapprochement visuel et métaphorique entre les femmes et les fleurs fréquent dans le travail d'Araki, *Hana Kinbaku* présente trois états d'une même photographie : les deux diapositives d'origine, une épreuve de grand format et la publication associée.

En piégeant la pellicule entre deux plaques de résine, Araki empêche définitivement la réalisation de nouveaux tirages et transforme le diptyque en image unique non reproductible, au même titre qu'un polaroid. L'œuvre est ainsi représentative de la propension de l'artiste à se jouer des paramètres de la photographie.



Autour de l'exposition

Rencontre autour des "1000" polaroids d'Araki Nobuyoshi

Samedi 4 octobre

De 14h30 à 17h

Auditorium Jean-François Jarrige

Gratuit. Réservation recommandée sur www.guimet.fr

Les commissaires de l'exposition Cécile Dazord et Édouard de Saint-Ours reviennent sur la création de l'exposition pour éclairer les enjeux de la présentation des polaroids d'Araki Nobuyoshi entrés récemment dans la collection du musée Guimet. La rencontre sera aussi l'occasion de mettre en perspective la représentation des femmes dans l'œuvre du photographe et l'origine de la pratique de lier les corps au Japon, avec Elise Voyau, spécialiste de l'histoire de la photographie au Japon, et Christian Musso, chercheur en histoire des arts martiaux.

L'amour et l'érotisme dans le roman japonais

Samedi 11 octobre à 18h

Auditorium Jean-François Jarrige

Gratuit. Réservation conseillée sur www.guimet.fr

Le romancier et poète japonais Natsuki Ikezawa, qui a dirigé *l'Anthologie personnelle de littérature japonaise du VIII^e siècle à aujourd'hui* et traduit en japonais moderne *Kojiki - Chronique des faits anciens*, intervient dans le cadre de l'exposition POLARAKI sur le thème de l'amour et de l'érotisme dans le roman japonais. Natsuki Ikezawa sera accompagné de la traductrice et interprète Corinne Quentin. La rencontre sera suivie d'une dédicace de son dernier ouvrage paru en France, *Terre tranquille* (Éditions Atelier Akatombo - septembre 2025).

Les Fleurs d'Araki

Samedi 29 novembre à 15h

Salles Chine-Asie centrale - 1^{er} étage du musée

Gratuit. Réservation conseillée sur www.guimet.fr

Rencontre avec Michaël Lucken, professeur à l'Inalco, historien de l'art et de la photographie au Japon, auteur notamment de *L'art du Japon au vingtième siècle Pensée, formes, résistances* (Hermann, 2001) et de *Les Fleurs artificielles : Création, imitation et logique de domination* (Presses de l'Inalco, coll. « Asie(s) », 2016).



La photographie dans les collections du musée Guimet

Réunissant plus de six cent mille phototypes aux supports variés, les fonds photographiques du musée Guimet couvrent la majorité des pays d'Asie des années 1850 à la création contemporaine. Cette collection, dont l'origine remonte aux premiers temps du musée, s'étend de la documentation de sites et d'œuvres au photoreportage, en passant par la photographie de famille, de voyage, commerciale et coloniale.

La place de la photographie au musée Guimet est officialisée en 1920, avec la création d'un « dépôt de clichés photographiques sur l'art oriental » par Victor Goloubew, qui y verse les plaques réalisées sous sa supervision en Inde sur les sites d'Ajanta et d'Ellora et qui sont rapidement augmentés des clichés des missions archéologiques en Chine de Paul Pelliot (1906-1908), d'Édouard Chavannes (1907-1908) et de Victor Segalen (1913-1914).

Continuellement enrichie par la suite, la photothèque a rassemblé au fil des ans des ensembles significatifs de photographies documentaires, acquises auprès d'orientalistes passionnés, de diplomates ou de voyageurs. Y figurent notamment : 3500 épreuves sur l'art insulindien données par Jacques Doucet en 1924 ; 1600 tirages et clichés sur l'art khmer transférés de la collection du Musée indo-chinois du Trocadéro après 1927 et 20 000 tirages et négatifs déposés par la Délégation Archéologique Française en Afghanistan en 1982.

À l'après-guerre, l'enrichissement des collections se fait parfois directement auprès de photographes de renom dont Dominique Darbois, Frank Horvat, Ery Landau ou encore Ella Maillart.

À partir des années 1980, se constitue un ensemble représentatif des productions européennes du 19^e siècle en Asie. La collection comprend ainsi, entre autres, des albums produits dans les ateliers de Samuel Bourne en Inde, Charles T. Scowen à Ceylan (Sri Lanka), Felice Beato en Birmanie (Myanmar), William Pryor Floyd à Hong Kong, Émile Gsell en Indochine (Vietnam) ou encore Woodbury & Page à Java (Indonésie), et des épreuves des pionniers asiatiques de la photographie tels que Lala Deen Dayal et de Shapoor Bhedwar en Inde, de Francis Chit au Siam (Thaïlande) et de Kassian Cephas à Java.



Samuel Bourne, *Agra, le Taj Mahal*, 1880-1881, tirage sur papier albuminé © musée Guimet, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / image musée Guimet



Emile Gsell, *Enceinte extérieure d'Angkor Vat*, 1866-79, négatif sur verre au collodion © Musée Guimet, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / image musée Guimet



Plus récemment, il faut évoquer un lot unique au monde de 120 négatifs sur verre réalisés par Emile Gsell à Angkor entre 1866 et 1875, acquis en 1997. L'achat de la collection du Dr Joseph Dubois, entre 2007 et 2009, riche de plus de 17 000 photographies du Japon entre les années 1860 et 1920, a permis l'entrée de photographies d'auteurs majeurs comme Kusakabe Kimbei, Apollinaire Le Bas, Raimund von Stillfried-Ratenicz ou encore Tamamura Kozaburo.

Dans les années 2010, le musée Guimet se tourne vers la création photographique du 20^e siècle, d'abord avec le don, en 2015, d'un millier de diapositives et négatifs de la guerre d'Indochine (1946-1954) par Raoul Coutard puis avec le legs exceptionnel de l'intégralité du fonds de Marc Riboud – près de 50 000 photographies reçues en 2019, trois ans après son décès. Ces entrées majeures sont complétées par des acquisitions auprès de photographes contemporains, dont plusieurs daguerréotypes d'Arai Takashi et des tirages de Carlos Ayesta et Guillaume Bression évoquant l'après-Fukushima. On peut également noter dans ce domaine l'acquisition depuis 2017 des portfolios publiés par Immanences éditions avec des photographes d'Asie du Sud-Est (Philong Sovan, Mak Remissa, Maika Elan, Sophal Neak, Kong Vollaak, Manit Sriwanichpoom) et l'entrée de deux photographies de Bamiyan (Afghanistan) par Pascal Convert, en 2019 et en 2022.

Uniques par leur richesse et par leur ampleur, les fonds photographiques du musée Guimet conservent la trace de cultures, d'œuvres et de lieux lointains dans le temps et l'espace, et sont un témoignage vivant de l'importance des pratiques photographiques à l'interface entre Europe et Asie depuis le milieu du 19^e siècle.



Tamamura Kōzaburō, *Pêcheuses en bord de mer*, épreuve à l'albumine sur papier, époque meiji © Musée Guimet, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / Benjamin Soligny / Raphaël Chipault